

LE TENTATEUR, après un instant de réflexion. — Tiens, Saint-Phar, je suis très observateur, moi! Veux tu que je te le dise?... Tu ne l'avoueras pas, mais cette résistance ne vient pas de toi... On t'a monté la tête... Tu te fais un monstre de la chose. Au fond, qu'est-ce? Un rien, une simple formalité... Examinons un peu ensemble; d'abord, tu te garnis d'un confortable déjeuner. (*Souriant*) Est-ce bien difficile, hein?... Puis, on te rafraîchit prestement la chevelure, c'est hygiénique, et cela te rajeunit. Ensuite, tu t'en vas tranquillement en voiture. (*Insistant*.) En voiture, mon très bon, en voi-tu-re! Durant le trajet, tu causes de choses et d'autres avec le prêtre, et le temps se passe en un clin d'œil... A l'arrivée, on vient à ta rencontre, on t'ouvre la portière, on te tend les bras; tout le monde est à ta disposition!... Tu montes un escalier très doux, un étage, un seul étage! Tout au plus un petit entresol... Tu salues et... le-temps-de-tourner-la-tête... prrrrou! c'est fini! (*Souriant*.) Et tout le monde s'en va content.

SAINT-PHAR. — Tout le monde, tout le monde! ça vous plaît à dire! Je...

LE TENTATEUR, l'interrompant. — Ne parlons pas tous les deux à la fois, s'il te plaît. Je suis sérieux. Donc, si tu ne veux pas aujourd'hui, ce sera demain... D'abord, demain, c'est un vendredi, un vilain jour qui te portera malheur! Demain, mes enfants seront retournés au collège! demain on sera indisposé contre toi, on ira à ses affaires, et tu n'auras pas un chat à ton exécution. C'est donc flatteur, ça?

SAINT-PHAR. — Je ne cherche pas la popularité.

LE TENTATEUR. — Et mes douze amis qui sont venus de la campagne? Est-ce que tu vas me les laisser sur le dos jusqu'à demain? Où veux-tu que je les loge? Mets-toi un peu à ma place.

SAINT-PHAR vivement. — Avec plaisir. Prenez la mienne.

LE TENTATEUR, heureux. — Ah! farceur! De l'esprit, maintenant! Je savais bien que tu voulais seulement me donner un peu de tablature! (*D'un ton confidentiel*.) Entre nous, tu sais aussi bien que moi à qui ton obéissance fera plaisir. C'est l'Empereur qui l'ordonne.

SAINT-PHAR, avec l'accent d'un vif reproche. — Mais ce n'est pas dans ce but que j'ai voté pour lui.

LE TENTATEUR, vivement. — Ah! comme je te prends là! Je savais bien que tu n'étais pas logique. Qui te l'a demandé, cet Empereur? Personne. Les élections étaient libres; on ne t'a pas influencé. Tu as dit: « Oui, je le veux, donne-le moi. » Tu t'es même conformé aux textes saints qui disent:

Elegite ex vobis meliorem, quem vobis placuerit, et ponite eum super solium...

C'est donc le souverain de ton cœur, l'Empereur de ton goût... Il le sait, et... crac! à la première chose qu'il te demande, tu lui refuses!!!

Alors, sais-tu ce qu'il dira, tout surpris, le soir, sur l'oreiller, en causant avec sa dame? Il dira: Tiens! Je croyais que Saint-Phar était de mon bord!!!

A cette perspective, le condamné se lève d'un seul bond; une violente émotion lui coupe la parole; mais par ses gestes, il fait comprendre qu'il est résigné à tout.

LE TENTATEUR, avec une satisfaction modeste. — Ah! tu entends enfin raison; grand enfant! Allons, je vais dire à M. le bourreau que tu reçois; je vais faire patienter ces dames.

(*Il l'embrasse et sort.*)

Dix minutes après, le chef de division, satisfait, disait à son hôte et employé tout radieux:

— En vérité, mon cher, votre petite fête était charmante et complète!

Eugène Chavette.

L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL BRUNE

Par Alexandre DUMAS

La révolution de 89 réveilla, à Avignon, les vieilles haines religieuses, et les convertit en haines politiques. Les deux partis se retrouvèrent en face l'un de l'autre, toujours fidèles à leur bannière: les pénitents noirs, schismatiques républicains, et les pénitents blancs, papistes royalistes.

Alors, le sang coula dans les rues d'Avignon comme dans un cirque. Les pénitents noirs triomphèrent avec les montagnards; les pénitents blancs prirent leur revanche avec les thermidoriens. Toutes les vieilles haines des ancêtres furent léguées aux fils, corroborées de haines nouvelles, jusqu'à ce que la main de fer de Napoléon étouffât tout, pénitents noirs et pénitents blancs, royalistes et républicains. Pendant ses dix années de règne, le volcan renferma fumée, flamme et lave; mais, lorsqu'en 1814 le géant fut obligé de desserrer la main et de lâcher tout ce qu'il tenait, jusqu'à son épée, le Vésuve politique s'alluma instantanément, et les haines royalistes en sortirent de nouveau, dévorantes et mortelles. Arrêtées un instant par les Cent-Jours, Waterloo leur rendit la force en leur promettant l'impunité.

Cependant le commerce de l'empire, florissant à l'intérieur par la difficulté de l'exportation, avait créé une population nouvelle et flottante de cinq cents portefaix environ. Cette population adopta, lors de la Restauration, les partis des différents quartiers où les attirait leur ouvrage: ceux qui desservent le haut Rhône, depuis la porte de la Ligne jusqu'au milieu du port, se firent pénitents blancs. Chacun d'eux régna à son tour sur le fleuve, selon que les idées démocratiques ou monarchiques eurent le dessus ou le dessous. Enfin, la réaction de 1815 donna définitivement la victoire aux royalistes, et le parti aristocratique, qui avait de vieilles et sombres vengeances à exercer, vit dans les portefaix qui appartenaient comme eux à la secte des pénitents blancs des instruments d'autant plus mortels qu'ils étaient aveugles; et s'emparant, invisible, de ces instruments, il pressa dans l'ombre les ressorts dorés qui les firent travailler au soleil.

Alors, tout le Midi s'enflamma d'un seul coup, comme si une trainée de poudre eût communiqué l'incendie de ville en ville. Marseille donna l'exemple: Avignon, Nîmes, Uzès et Toulouse le suivirent; chacune de ces villes eut ses célébrités sanglantes.

De tous ces meurtriers, il faut le dire, Pointu, l'assassin avignonnais, était le plus remarquable; c'était un de ces hommes dont la destinée est gagnée d'avance sur le coup de dé de leur naissance. Né dans le peuple, il fut un assassin; jeté dans une autre sphère, et doué comme il l'était, c'eût été un grand homme.

Pointu était le type parfait de l'homme du Midi: teint olivâtre, œil d'aigle, nez recourbé, dents d'émail. Quoiqu'il fut d'une taille au-dessus de la moyenne, qu'il eût le dos voûté

par l'habitude de porter des fardeaux, et les jambes arquées en dehors par l'effet de la pression des masses énormes qu'il transportait journellement, il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. Il jetait par-dessus la porte de Loulle un boulet de quarante-huit; il lançait une pierre d'une rive à l'autre du Rhône, c'est-à-dire à plus de deux cents pas; enfin il lançait, en fuyant, son couteau d'une manière si vigoureuse et si juste, que cette nouvelle flèche de Parthe allait en sifflant clouer à quinze pas une pièce de cinq francs dans un arbre. Ajoutez à cela une adresse égale au fusil, au pistolet, à l'épée et au bâton; un esprit naturel, vif et rapide; une haine profonde qu'il avait vouée aux républicains au pied de l'échafaud de son père et de sa mère, et vous aurez une idée de ce qu'était ce terrible chef des assassins d'Avignon, qui avait sous ses ordres, comme premiers agents, le taffetassier Farges, le portefaix Roquefort, le boulanger Nadaud et le brocanteur Magnan.

A l'époque où se passe le terrible drame que nous allons raconter, Avignon était entièrement livré à ces quelques hommes, dont les autorités civiles et militaires ne voulaient, n'osaient ou ne pouvaient point réprimer les désordres. On y apprit alors que le maréchal Brune, qui était au Luc avec six mille hommes de troupes, était rappelé à Paris, pour rendre compte de sa conduite au gouvernement.

Le maréchal, connaissant l'état du Midi et sachant les dangers qui l'y attendaient, avait demandé la permission de revenir par mer; elle lui avait été formellement refusée. M. le duc de Rivière, gouverneur de Marseille, lui avait donné un sauf-conduit. Les assassins rugirent de joie en apprenant qu'un républicain de 89, un maréchal d'empire allait traverser Avignon. Des bruits sinistres coururent: on disait, et c'était une calomnie infâme, déjà cent fois démentie, que Brune, qui n'était arrivé à Paris que le 5 septembre 1792, avait, le 2, porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

Bientôt la nouvelle se répandit à Avignon que le maréchal avait manqué d'être assassiné à Aix; elle se confirma.

Le maréchal n'avait dû son salut qu'à la vitesse de ses chevaux. Pointu, Farges et Roquefort jurèrent qu'il n'en serait pas de même à Avignon.

En suivant la route qu'il avait prise, le maréchal n'avait que deux débouchés pour arriver à Lyon: il fallait passer par Avignon ou éviter la ville en quittant, deux lieues en avant, la route au Pointet, et en s'engageant dans un chemin de traverse. Les assassins prévirent ce cas, et, le 2 août, jour où l'on attendait le maréchal, Pointu, Magnan et Nadaud, accompagnés de quatre de leurs gens, montèrent à six heures du matin en carriole, et partant du port du Rhône, allèrent s'embusquer sur la route du Pointet.

Arrivé au point de jonction, le maréchal, prévenu des dispositions hostiles d'Avignon, voulut prendre le chemin de traverse qui s'offrait à lui et sur lequel attendaient Pointu et ses hommes; mais le postillon refusa obstinément de marcher, disant que sa poste était à Avignon et non au Pointet ni à Sorgues. Un des aides de camp du maréchal voulut le forcer de marcher, le pistolet au poing; mais le maréchal s'opposa à ce que l'on fit aucune violence à cet homme et donna l'ordre de continuer la route par Avignon.

A neuf heures du matin, le maréchal entra à Avignon et s'arrêta à l'hôtel du Palais-Royal, qui était alors celui de la Poste. Pendant que l'on changeait de chevaux et que l'on visait les passe-ports et les saufs-conduits à la porte de Loulle, le maréchal descendit pour prendre un bouillon. Il n'était pas dans l'hôtel depuis cinq minutes, que déjà un rassemblement considérable s'était amassé à la porte. M. Moulin, le maître de l'hôtel, reconnaissant ces figures sombres et sinistres, monta aussitôt

chez le maréchal, l'invita à ne point attendre la remise de ses papiers, lui donna le conseil de partir à l'instant même, et lui promit de faire courir après lui un homme à cheval qui lui reporterait, à deux ou trois lieues de la ville, les passe-ports de ses aides de camp et son sauf-conduit. Le maréchal descendit: les chevaux étaient prêts; il monta en voiture au milieu des murmures de la populace, parmi laquelle commençait à circuler le terrible *saou*, ce cri d'excitation qui renferme toutes les menaces par la manière dont il est prononcé, et qui veut dire dans une seule syllabe: « Mordez! déchirez! tuez! assassinez! »

Le maréchal partit au galop, franchit sans obstacle la porte de Loulle, poursuivi, menacé, mais non point arrêté encore, par les hurlements de la populace. Il croyait déjà être hors de l'atteinte de ses ennemis lorsqu'en arrivant à la porte du Rhône, il trouva un groupe d'hommes armés de fusils et commandés par Farges et Roquefort. Ce groupe le mit en joue et ordonna au postillon de rebrousser chemin. Force fut d'obéir: au bout de cinquante pas, la voiture se retrouva en face de ceux qui la poursuivaient depuis l'hôtel du Palais-Royal. Le postillon s'arrêta; en un moment, les traits des chevaux furent coupés. Le maréchal ouvrit alors la portière, descendit avec son valet de chambre, rentra par la porte de Loulle, suivi par la seconde voiture où étaient ses aides de camp, et revint frapper à l'hôtel du Palais-Royal, qui s'ouvrit pour le recevoir, lui et sa suite, et se referma aussitôt derrière eux.

Le maréchal demanda une chambre. M. Moulin lui donna le n° 1, sur le devant. Au bout de dix minutes, trois mille personnes encombraient la place; la population sortait de dessous les pavés. En ce moment, la voiture abandonnée par le maréchal arriva, conduite par le postillon, qui avait rattaché les traits: on ouvrit la grande porte de la cour. La foule voulut se précipiter; mais le portefaix Vernet et M. Moulin, qui sont deux hommes d'une force colossale, repoussèrent chacun un battant, parvinrent à les rassembler, et barricadèrent la porte. Les aides de camp, qui étaient restés jusque-là dans leur voiture, descendirent alors et voulurent se rendre auprès du maréchal; mais M. Moulin donna ordre au portefaix Vernet de les faire cacher dans une remise. Vernet en prit un de chaque main, les entraîna malgré eux, les jeta derrière les tonneaux vides, étendit sur eux une vieille tapisserie, et leur dit avec cette voix solennelle du prophète: — Si vous faites un mouvement vous êtes morts!

Les aides de camp restèrent immobiles et silencieux.

En ce moment M. de Saint-Chamans, préfet d'Avignon, arrivé dans cette ville depuis une heure à peine, s'élança dans la cour. On brisait les fenêtres et la petite porte de la rue; la place était encombrée, et on entendait mille cris de mort que dominait le terrible *saou*. M. Moulin vit que tout était perdu si l'on ne tenait pas jusqu'au moment où arriveraient les troupes du major Lambot. Il dit à Vernet de se charger de ceux qui enfonçaient la porte; qu'il se chargeait, lui, de ceux qui avaient passé par la fenêtre; et ces deux hommes, seuls contre une population rugissante, entreprirent de lui disputer le sang dont elle avait soif.

Tous deux s'élançèrent, l'un dans l'allée, l'autre dans la salle à manger. Porte et fenêtre étaient déjà enfoncées; plusieurs hommes étaient entrés. A la vue de Vernet, dont ils connaissaient la force, ils reculèrent. Vernet profita de ce mouvement et referma la porte. Quant à M. Moulin, il saisit son fusil à deux coups, qui était accroché à la cheminée, mit en joue les cinq hommes qui se trouvaient dans la salle à manger, les menaça de faire feu sur eux s'ils ne se retiraient à l'instant. Quatre obéirent; un seul resta. M. Moulin, se voyant homme à homme, posa son fusil, prit son adversaire aux flancs, l'enleva comme il eût fait d'un

— Perdez-vous l'esprit! dit tout bas alors Nicolas au vicomte qui répliquait:

— Eh! pourquoi logez-vous d'enragés Provençaux? Leur huile? Leur huile? Ils la jettent sur le feu. Voilà tout ce qu'il en font!

— Si je n'étais ici chez mon hôte, je vous prouverais!... commençait Thorel, qui ne voyait pas les gestes effarés de Clotilde.

— A votre aise, citoyen! Sortons!

Et Puyjoli, résolu et rieur, regardait le conventionnel bien en face.

Ils allaient sortir, en effet, malgré la pâleur de Clotilde et la prière de Nicolas Pluche, qui répétait: « C'est de la folie! » lorsqu'on entendit au dehors, dans l'atmosphère de juillet, un peu de bruit et la voix grêle d'un crieur public.

— Qu'est-ce cela? fit le vicomte instinctivement.

— Ecoutez! répondit Nicolas Pluche, qui gémissait en calmant.

Dans la rue, le crieur répétait encore son éternel refrain, tant de fois entendu:

— La liste exacte des suspects, leurs noms, adresse, profession, dressée par les soins du comité. Demandez! Deux sous!

Il semblait qu'entre les deux adversaires subitement calmés un sourd bruit de hache se fût fait entendre.

— Il a parlé de liste, fit le vicomte, hésitant à sortir.

— De suspects! répéta Thorel qui frémissait encore, mais restait là, regardant maintenant Clotilde.

— Fraternité du danger! dit Nicolas Pluche à Babet tout bas. Les voici redevenus raisonnables. Babet! Allons, le café, le café! D'ailleurs l'heure du théâtre arrive, et je souffle ce soir une pièce nouvelle.

— Ah! le théâtre!... dit brusquement Puyjoli en riant. Citoyen Pluche, si vous voyez la belle Clerval, dites-lui donc que je mets à ses pieds...

— Quoi donc? demanda Pluche.

— Mes appointements d'inspecteur des haras! répondit, toujours railleur, le beau Puyjoli. Pauvre Sophie! Ça ne l'enrichirait pas beaucoup!

Le café pris, Nicolas se retira — il le fallait — pour aller au théâtre, emmenant Maximilien Médard, recommandant bien à Babet de veiller sur ces imprudents et disant tout bas au vicomte:

— Et plus un mot! Plus un seul! Vous sentez l'émigré à plein nez!... Jouez mieux votre personnage!

— Ah! tout le monde n'a pas le talent du citoyen Dugazon! fit Puyjoli.

— Patience! ajouta Pluche en se rapprochant de Thorel.

— Il en faut! dit le Girondin.

— Pour moi... pour nous!

— Eh! n'est-ce pas pour vous que je me retiens de jeter au vent cette souquenille et de souffleter ce royaliste?

— Pas royaliste, je vous jure, inspecteur des haras de la nation.

André Thorel haussa les épaules

— A tout à l'heure, conclut le souffleur

et surveille-les! surveille-les bien! ma pauvre fille! dit-il à Babet.

— Pourquoi, fit la malheureuse, qu'ils ne se jettent pas encore à la tête...

— Quoi? interrompit le bonhomme Pluche, des injures?... Ça n'a pas d'importance. Ça veut simplement dire qu'on n'est pas de la même opinion.

Clotilde profitant de ce moment rapide, vivement s'était approchée du vicomte et lui jetait ces mots, comme un cri:

— Je vous en prie, Gaston, taisez-vous! Vous allez vous perdre!

— Eh! qu'importe? Pour ce que vaut la vie!

Il revoyait pourtant le joli minois à la Greuze de mademoiselle Louvère et se disait que ses joues fraîches valaient bien un peu de patience.

— Retirez-vous! ajouta Clotilde, très vite.

— Moi?... avoir l'air de céder le pas à ce jacobin! fit le vicomte en regardant Thorel que Babet enveloppait de caresses, comme de compresses calmantes. Non, à la fin, je suis las de ce carnaval, et ma sûreté ne vaut pas tant d'affaires.

— Elle lui parle encore! songeait André qui, les regardant de côté, ne perdait pas Clotilde de vue.

— Pour vous, Gaston... pour notre hôte... suppliait Clotilde, pour moi... laissez-moi seule avec lui... je veux lui parler...

— A lui?

— A lui!

— Pourquoi?

— Je le veux.

— Allez-vous donc vous humilier devant cet homme? demanda Puyjoli.

— Que vous importe!... Regagnez votre asile... Sortez...

— Sortir! Puyjoli hésitait, comme devant une humiliation. Puis tout à coup:

— Soit! dit-il. Pour vous seule, Clotilde, j'obéis.

Il répéta: — Pour vous seule!

Puis avec son sourire ironique:

— D'ailleurs, ajouta le vicomte, j'aime autant ma cave, je vous l'avoue! On y est bien chez soi.

Babet laissa Clotilde seule avec Thorel, dès que le vicomte fut sorti; et la femme du Girondin se précipita vers son mari comme pour l'embrasser, toute son âme montant à ses lèvres, dans un élan, dans un cri:

— Mon ami! André, mon André, ah! que je suis heureuse!

Elle s'arrêta, en le voyant glacé:

— Tu me fuis? dit-elle.

— Je devrais vous fuir... répondit Thorel, dont la voix tremblait d'une émotion où Clotilde sentait comme le brisement d'un cœur.

— Tu devrais... Tu devrais me fuir, moi? Pourquoi?

— Depuis que je vous ai vue, là, tout à l'heure, mon sang bout, dit André... et ce legs où je m'abritais est devenu pour moi un enfer...

Clotilde le regardait, prête à pleurer, ses